

Le respect et le sublime

Benoît Goetz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/559>

DOI : [10.4000/leportique.559](https://doi.org/10.4000/leportique.559)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Benoît Goetz, « Le respect et le sublime », *Le Portique* [En ligne], 11 | 2003, mis en ligne le 15 décembre 2005, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.559>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Le respect et le sublime

Benoît Goetz

- 1 Tout d'abord, je proposerai quelques rappels au sujet du fonctionnement de ces concepts de respect et de sublime dans la philosophie de Kant. Puis je me risquerai à des « considérations actuelles » au sujet de ce que ces deux concepts peuvent encore nous suggérer. Le travail de récapitulation a été déjà entrepris avec une méticulosité extrême par Jean-François Lyotard, dans ses *Leçons sur l'Analytique du sublime*¹, admirable commentaire de texte dans lequel je puiserai abondamment. Mon autre guide, dans la lecture de Kant, est Jean-Luc Nancy. Au premier nous devons pour une grande part d'avoir été ré-activé depuis une vingtaine d'année ce motif du sublime, non pas d'un point de vue historique, mais pour penser le contemporain, en particulier l'art contemporain, ce qu'il est convenu de nommer ainsi, et ce que cet art nous donne à penser du contemporain en général, du temps, de notre temps. Au second nous devons d'avoir inlassablement montré dans toute son œuvre, mais en particulier dans ses relectures de Kant, que « l'expérience de la liberté », notre expérience de la liberté, était aujourd'hui à la source de la question du « sens du monde »² (pour citer le titre de deux de ses ouvrages).

I. « Esthétique »

- 2 Ce propos s'inscrit dans la suite d'une série de réflexions que nous poursuivons à l'Université de Metz, depuis quelques années, sur les relations entre éthique et esthétique. Le respect est un sentiment moral, et le sublime une émotion ou un affect esthétique (resterait à préciser tous ces termes³). Il faut donc réexaminer comment respect et sublime circulent et s'échangent entre la seconde *Critique* et la troisième.
- 3 Je m'intéresse à l'*ethos* au sens le plus simple, celui du séjour, de la maison. Une maison est un artefact, une « machine à habiter », mais aussi un objet sensible, une « machine à émouvoir » (pour emprunter deux formules à Le Corbusier). Mais les philosophes aussi construisent des maisons (de même que l'architecture, en un sens, produit de la pensée). Il n'est pas étonnant que le philosophe de l'architectonique, de l'art des systèmes, se soit construit une maison. Comment esquisser alors *La Maison de Kant*, pour reprendre le titre d'un livre de Bernard Édelman⁴. Ce n'est pas un palais, ni une pyramide, mais plutôt une bicoque au milieu d'une vaste plaine qui s'étend à l'infini, ou

une frêle cabane en roseau au bord de l'océan, mais qu'un mât central enracine si profondément dans le sol qu'elle n'est guère menacée par aucune bourrasque. Je m'approche ainsi du sublime et du respect en évoquant ce paysage à la Caspar David Friedrich. Paysage qui n'est pas de pure fantaisie et qui exige, au contraire, un certain *effort* d'imagination. Le sublime, écrit Kant, est un activité *sérieuse* de l'imagination : « en tant qu'émotion, le sentiment du sublime ne semble pas être un jeu, mais une activité sérieuse de l'imagination. C'est pourquoi aussi il est inconciliable avec l'attrait ; et puisque l'esprit est toujours alternativement attiré et repoussé par l'objet, la satisfaction que procure le sublime recèle moins le plaisir positif que d'admiration ou de respect, il vaut donc mieux le qualifier de plaisir négatif ». L'imagination ne joue pas, comme c'était le cas avec le beau, elle travaille, elle peine. Il y a donc du respect dans le sublime, et le respect est, en un sens, un sentiment sublime⁵. Le respect est le seul sentiment moral qu'avait décrit la deuxième *Critique*. Kant écrit par ailleurs que « le bien intellectuel – c'est-à-dire moral – considéré esthétiquement ne doit pas tellement être représenté comme beau que comme sublime »⁶. On peut alors considérer que le respect pour la loi est le respect de sa sublimité : « La majesté de la loi (semblable à celle du Sinaï) inspire le respect (non la crainte qui repousse, ni le charme non plus qui invite à la familiarité) qui inspire la considération du subordonné à l'égard de son maître, et, en ce cas, comme ce maître est en nous, le sentiment du sublime de notre propre destinée, qui nous ravit plus que toute beauté. »⁷

- 4 Du respect et du sublime, peut-être faudrait-il dire que ce sont des sentiments ou des affects « analogues »⁸. Respect et sublime sont, en tout cas, des sentiments *parents*, et les seuls peut-être, dont l'origine, la cause, est le supra-sensible, l'infini, l'Idée, la Raison, (et d'autres mots sont possibles : le terrible, le monstrueux, ce qui nous dépasse, l'irreprésentable, le sans nom). Cette parenté – ils sont tous les deux en rapport à la Raison – ne permet cependant aucun amalgame. Ils ne sont pas les mêmes, même s'ils ne cessent pas de se rencontrer et d'entrer en résonance par-dessus l'abîme qui sépare le territoire esthétique de celui de la moralité.
- 5 Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'affect des deux côtés. Il a un sentiment moral unique en son genre (le respect), et ce sentiment, qui n'est pas du même genre mais qui n'est pourtant pas sans parenté ou sans analogie : le sublime. Ce sont des monstres affectifs. Monstruosité qui n'est pas tératologique, mais qui tient à la singularité de ces émotions et à ce qu'elles signalent, à ce qu'elle montrent, sans cependant le révéler. Pour Jean-François Lyotard, le respect kantien comporte deux faces. Sa face noire est l'humiliation, humiliation de l'arrogance du moi empirique. Par sa face claire, le respect est un mobile, car il est l'écoute empirique de la raison pratique. Respecter, c'est être à l'écoute de ce qu'on ne comprend pas. En un sens, c'est la moralité elle-même. Réalisé ou non l'ordre est écouté avant même d'être compris. *Achtung!* Attention et égard. Au deux sens du mot « attention »⁹.
- 6 Le respect est égard pour ce qui ne se présente pas et écoute de ce qu'on ne comprend pas. La loi morale affecte la pensée, et sa seule « présence » est le respect. La loi elle-même, ni surtout l'instance, s'il en est une, qui la prescrit, ne se présentent en aucun cas On peut donc dire du respect qu'il est « présentation négative », comme Kant dira du sublime qu'il est un « plaisir négatif ». Mais cette négativité n'implique aucun masochisme ni aucune servilité. C'est pourquoi c'est un sentiment si étrange, si singulier : aucun objet, ni aucun événement ne peuvent le provoquer. C'est donc le seul sentiment moral pur. Il faudrait sans doute s'étonner davantage de cette expression :

« un sentiment unique en son genre ». Et l'étonnement est aussi un affect unique en son genre, il y aurait comme une parenté des affects uniques en leur genre. Ils ont tous une histoire de famille avec le suprasensible, mais ils ne sont pas tous dans les mêmes relations de parenté avec lui. Le respect, l'égard est dû au devoir, c'est un état sentimental *a priori*, un pathos apathique, un sentiment neutre (il faudrait ici esquisser une comparaison avec l'admiration cartésienne qui est aussi un affect neutre, le seul, tous les autres étant joyeux ou tristes – Cf. *Le Traité des passions de l'âme* »). Qu'est ce qu'un sentiment neutre ? Un pathos non pathologique ? Un pathos apathique ? « L'action négative sur le sentiment... est elle-même un sentiment », écrit Kant. Or l'apathie, l'*apatheia*, la *Afektlosigkeit* est à compter parmi les sentiments sublimes. *Apatheia, phlegma in significatu bono*. Comme l'écrit Lyotard, « il y a tout un nuancier des sentiments désintéressés, une gamme qui va de la faveur esthétique pure à l'égard éthique pur. Et les “tons” intermédiaires sont tous sublimes. »¹⁰ Il n'y a sans doute qu'un respect, comme il n'y a sans doute qu'un sublime (malgré la distinction entre sublime mathématique et sublime dynamique¹¹), mais il y a toute une gamme de sentiments sublimes.

- 7 Tout affect peut passer au sublime : la colère, le désespoir, la tristesse, l'admiration, et même, comme on l'a vu, l'absence d'affect. Le sublime ne se distingue pas par ces qualités de sentiment mais par la quantité d'énergie qui s'y dépense à l'occasion de l'objet dit sublime. Le désespoir découragé, abattu (*verzagte*), n'est pas sublime, seul l'est le désespoir révolté (*entrüstete*), indigné, l'énergie du désespoir. Est noble l'impassibilité, la *Afektlosigkeit* qui résulte chez une personne de la résolution inébranlable de suivre en tout « ses principes immuables », noble une manière d'écrire, un maintien, un vêtement, un édifice, où se trahit cette extrême fermeté dans la tenue quant aux principes. Ces états et ces œuvres nobles provoquent l'admiration qui est un étonnement qui persiste après la surprise. Il s'agit d'énergie, de « tenue » et « endurance », ou de résistance. De toute manière, le sublime est tendu. « Étant donné cette caractérisation par la seule tension, écrit Lyotard, on voit combien le sublime est éloigné du sentiment absolument neutre qu'est le respect »¹². Le sublime est tendu, pas le respect. Le respect est neutre sinon calme. Mais attention ! Tout tumulte de l'esprit n'est pas sublime. « Singerie des hautes marées de l'âme ! » dira Nietzsche. Et Longin avait déjà soigneusement distingué le grand du grandiloquent, du pathétique et de l'enflure. Il n'y a qu'un pas, on le sait, du sublime au grotesque. Le ton grand seigneur, les prêches religieux ou sociaux, ne sont pas sublimes. Le sublime est simple et sobre. Tendu mais simple et sobre.
- 8 On comprend l'intérêt de ces remarques pour la compréhension d'un opéra comme le *Moïse et Aaron* de Schönberg, et pour toute la problématique curieusement réactivée aujourd'hui de l'iconoclasme et de la représentation de l'irreprésentable. Dans le sublime, « l'imagination se perd »¹³. « Peut-être n'y a-t-il pas de passage plus sublime dans le *Livre des lois des juifs*, que ce commandement : “Tu ne feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel ou en bas sur la terre ou sous la terre, etc.” Ce précepte à lui seul peut rendre compte de l'enthousiasme que le peuple juif en ses beaux jours ressentait pour sa religion, quand il se comparait à d'autres peuples, ou de la fierté qu'inspire le mahométisme. » Est ici sublime à la fois le commandement divin, son contenu, et son mode d'énonciation. Ce qui est sublime c'est la forme du commandement, ou le commandement lui-même. Ce que l'on pourrait peut-être appeler aussi la forme de la liberté. Sa simplicité qui n'a rien à voir avec les trémolos du discours autoritaire. Chez Longin, on s'en souvient, on trouvait comme exemple de

sublime, le *Fiat Lux!* biblique. Comme l'écrit Jean-Luc Nancy, « ce n'est pas le commandement qui est simple, c'est la simplicité qui commande ». Le sublime de la loi est qu'elle enjoint sans ordonner, menacer ni forcer.

- 9 Cette distinction entre le sublime et le sentiment de soumission est essentielle. Ce sentiment nous élève. On est soumis au relativement plus grand que nous. Cette soumission nous rapetisse. Or, de Longin à Kant, en passant par Boileau et Burke ¹⁴, l'indice du sublime est qu'il induit en nous une certaine fierté. « Parole de Longin » (c'est Boileau qui le cite et le traduit ainsi dans ses commentaires) : « Car tout ce qui est véritablement sublime a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'âme, et lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie et de je ne sais quel noble orgueil, comme si c'était elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre ». Longin avait déjà mis le doigt sur la subreption propre au sublime. Et Boileau remarque que Longin « en parlant du sublime est lui-même très sublime » (autre forme de cette subreption que nous évoquerons plus loin). On retrouve cette élévation de l'âme dans l'expérience morale : dès lors « qu'on a permis à ce respect d'exercer une influence pratique, on ne peut se rassasier de contempler la splendeur de cette loi et l'âme croit s'élever elle-même d'autant plus qu'elle voit la loi sainte au-dessus d'elle et de sa propre nature fragile. » Respecter ce n'est donc pas s'incliner. C'est au contraire prendre de la hauteur. Gagner la hauteur de ce que l'on respecte. Mais peut-être faudrait-il même abandonner ce schème de l'élévation. *Erhaben*, le sublime, n'est pas seulement le surélevé, le très haut, mais l'au-delà de toute élévation. « Nous appelons sublime ce qui est absolument grand (*schlechthin gross* ¹⁵). Le grand absolu n'est plus une grandeur. C'est une grandeur plus grande que la grandeur. C'est une pure magnitude non mesurable. Une magnitude au-delà de toute mesure. *Magnitudo* se distingue de toute *quantitas*. C'est par son incomparabilité que cette magnitude peut être reconnue. Est sublime ce en comparaison de quoi tout le reste (*alles andere*) est petit. Tout, toute la nature, devient donc petit par rapport au sublime. Il faut que la « présence négative » de l'Idée soit sentie comme plus forte que toute présentation possible. L'impétuosité des foules politiques ou sportives n'est pas l'enthousiasme. En revanche l'appel de l'Idée peut conduire à une sorte de « démençe » qui n'est pas mauvaise et qui rend un instant l'absolu « presque intuitionnable », (*gleichsam anschaulich*).
- 10 L'infini est intuitionnable à la limite. Sur le bord de la limite. *Sub-limitas* : ce qui se tient sous la limite. Les limites dont il s'agit sont celles de l'imagination. L'imagination ne parvient pas à s'imaginer le tout d'un océan, et à une certaine distance elle éprouve une curieuse difficulté avec la grande pyramide. Mais ces grandeurs qui entraînent l'imagination vers son maximum, aux limites des possibilités de la *Bildung*, ces grandeurs ne sont que des occasions de penser le sublime de la grandeur absolue, de la magnitude. « Dans le sublime, écrit Jean-Luc Nancy, l'imagination ne touche plus à ses produits, mais à son opération – et ainsi à sa limite. » ¹⁶ L'imagination, en fait, n' imagine plus rien, et s'effondre. Est alors éprouvé le « sentiment d'un arrêt des forces vitales » (*Hemmung*) : mais cette défaite éveille la pensée à une magnitude, à la magnitude qui devient ainsi « presque intuitionnable ». « L'imagination atteint son maximum, et dans l'effort pour le dépasser elle s'abîme en elle-même, et ce faisant est plongée dans une satisfaction émouvante ». Telle est l'exposition transcendante de ce que Burke avait nommé « le délice ».

- 11 La satisfaction dans le sentiment sublime procède du rapport de la pensée avec l'absolu de la causalité libre qui fonde la loi morale. C'est ce que Kant analyse à propos du « sublime dynamique ». Cette satisfaction est « négative au point de vue esthétique », « contraire à l'intérêt de la sensibilité » Elle exige donc des sacrifices. Le respect, lui, n'implique aucun sacrifice. Il ne s'en prend qu'au Soi, mais c'est là ce que Lyotard, lisant Kant, nomme « sa face noire ». Par sa face claire, le respect ne fait aucune peine. C'est là sa neutralité affective. Le sublime nous affecte, pour ainsi dire, « subrepticement ». On se souvient de cette fameuse subreption : « substitution du respect pour l'objet du respect » (par exemple l'océan déchaîné), « pour l'Idée de l'humanité en nous comme sujet ». C'est aussi ce qui interdit d'identifier le sentiment du sublime au sentiment du respect.
- 12 Aucune subreption, en effet, aucune substitution dans le pur respect pour la Loi, qui reste ce sentiment moral sans objet, dépourvu de toute figure empirique. Tandis que le sentiment sublime se donne des objets : tempêtes, voûtes étoilées, abîmes et chaos. Mais, comme on le sait, ce n'est pas eux qui sont sublimes, c'est nous. « Le paysage, écrit Lyotard, par sa dérobaude, fait allusion à la destination de la pensée »¹⁷. C'est cela la subreption esthétique : on s'imagine ému par ce qui est trop grand et trop fort pour nous à l'extérieur de nous, tandis que nous sommes ému subrepticement par le suprasensible en nous. La pensée se sert de la nature¹⁸.
- 13 Le sublime est un sentiment de l'esprit, *Geistesgefühl*, écrit Kant dans la première introduction de la troisième *Critique*. Le plaisir du sublime est une estime de soi. De là sa parenté avec le respect pour les Idées morales. Le sublime est d'abord la douleur de l'inimaginable qui se retourne en joie de la découverte de la destination éthique de la pensée. C'est cette destination qui est grande absolument. Peu importe l'océan déchaîné, peu importe l'infini matériel Cependant, « le sublime ne s'évade pas par delà la limite. Il y reste, il y a lieu.
- 14 Cela veut dire aussi qu'il ne sort pas de l'esthétique pour pénétrer dans l'éthique. Sur la limite du sublime, il n'y a ni esthétique ni éthique. »¹⁹ Le sublime ne fait qu'indiquer qu'il y a de la moralité, mais sans plus.
- 15 Il y a donc bel et bien une parenté, un air de famille, entre le respect et le sublime. Ils ont tous deux leurs sources dans la Raison. Mais le *Erhabene* n'est pas la pure *Erhabenheit* » qu'inspire la loi. Lyotard : « La violence, le courage est nécessaire au sublime, il s'arrache, il s'enlève. Tandis que le respect, simplement, se lève, s'adresse. L'imagination doit être violentée parce que c'est par sa douleur, par la médiation de son viol, que la joie de voir, ou presque voir, la loi s'obtient. Le sublime "nous rend quasiment intuitionnable la supériorité de la destination rationnelle de notre faculté de connaître sur le pouvoir le plus grand de la sensibilité" Et ce plaisir n'est possible que par la médiation d'un déplaisir »²⁰. Le respect ne comporte lui aucun effroi. Il ne fait pas violence. Et plus important encore, on peut exiger que tout le monde le partage, il est universalisable, il doit l'être, ce qui n'est pas le cas du sublime dont on est pas en droit de supposer, à la différence du beau, que tous les hommes y soient sensibles (le sublime réclame une culture de l'Idée). La violence de l'affect sublime « ne peut aucunement servir à une satisfaction de la raison » (109, 119). Il n'y a aucun résultat éthique du sublime. Le sublime ne nous fait pas bien agir. La pensée critique tout en fabriquant des ponts et des passerelles maintient l'abîme entre l'éthique et l'esthétique. La satisfaction de la pensée dans le sublime n'est pas le respect pour la loi morale.

Liotard dit qu'« elle est plutôt une sorte d'écho du respect dans l'ordre esthétique, c'est-à-dire dans l'ordre de la contemplation, et non de la pratique. »²¹

- 16 J'espère avoir indiqué le cousinage, les échos, les résonances, mais aussi la différence profonde entre ces deux sentiments monstrueux qui ne sont d'ailleurs peut-être que des inventions de Kant. La philosophie peut-elle inventer des sentiments ? Il est sûr qu'on ne peut simplement décrire sans aussi construire et configurer. Il y a une histoire des catégories morales et esthétiques. Il faut donc poser la question des usages contemporains des concepts qui nous occupent.
- 17 Il s'agira maintenant de simples propositions très hésitantes..., que j'appellerai des « considérations actuelles », en pensant à l'article de Freud « Considérations actuelles sur la guerre et la mort ».

II. Considérations actuelles

1. Considération actuelle sur la guerre

- 18 § 28 de la *Troisième Critique* : « Même au niveau le plus policé, le guerrier reste un objet de considération privilégié ; simplement on exige en outre qu'il fasse preuve de toutes les vertus propres à la paix, donc de douceur, de pitié, et même qu'il fasse montre pour sa propre personne d'un soin convenable, précisément parce qu'on y reconnaîtra que son âme est inaccessible au danger. On pourra donc discuter tant qu'on voudra pour savoir qui de l'homme d'État ou du chef de guerre mérite la préférence de notre respect – le jugement esthétique tranchera en faveur de second. Lorsqu'elle est conduite avec ordre et dans le respect sacré des droits civils, la guerre elle-même est en quelque manière sublime... »²² Remarquons que dans ce passage, encore une fois, le respect s'articule au sublime tout en s'en distinguant nettement.²³

- 19 On raconte²⁴ que lorsqu'ils pénètrent un village irakien désarmé, les soldats britanniques portent le béret afin de rassurer les populations, tandis que les Américains conservent leurs casques qui complètent un équipement qui les rend quasiment immortels. Si tel est le cas, je dirais que le soldat britannique est plus respectable que le soldat américain, quant au sublime je le verrais plutôt dans le regard du paysan mésopotamien qui voit débarquer chez lui, avec colère, ces oliviers harnachés comme dans les plus mauvais films de science-fiction, en conservant calme et dignité dans son noble désespoir.

2. « Notre nouvel infini »

- 20 Sommes-nous grands ou petits ? « Nous », « nous autres », aujourd'hui, ici maintenant, et ici ou là... Cette question a-t-elle encore un sens ? Où en sommes-nous avec la grandeur ? Quelle serait encore notre rapport avec la magnitude ? Quel serait « Notre nouvel "infini" »²⁵ ?
- 21 Nous ne sommes plus sublimes et nous ne respectons plus grand chose Depuis Kant, il y a eu Baudelaire et Nietzsche. Le premier nous a appris comme nous étions grands dans nos souliers vernis, le second au contraire nous a prévenus que nous n'avions jamais été si petits, tout en en appelant à une nouvelle grandeur qui n'aurait rien à voir avec l'enflure et la grandiloquence ridicule des hommes supérieurs.
- 22 Finalement comme l'avait vu Pascal notre sort est d'osciller entre la pensée de notre grandeur et de notre petitesse. Mais, comme le dit très bien Alain Besançon, « Pascal, devant l'immensité de la nature, embrassait une icône interne, obscure mais présentable, toutefois distincte de l'âme, celle du Christ. Pour Kant, l'icône sans aucune représentation liée à l'âme elle-même, la "raison", dont le débordement, le dépassement, prouve une vocation supérieure, "se rend sensible la sublimité propre de

sa destination qui l'élève même au-dessus de la nature" »²⁶. Or, il est probable que nous ne disposions plus de ces icônes. Et que nous affrontions pourtant un « nouvel infini » (Nietzsche : « notre nouvel infini » : « Le monde nous est redevenu "infini". Une fois de plus le grand frisson nous saisit –, mais qui donc aurait envie de diviniser, reprenant aussitôt cette ancienne habitude monstre de monde inconnu ? »)

- 23 Sommes-nous grands ? Sommes-nous petits ? Nous ne le savons plus très bien, tandis que les hommes d'avant le christianisme ne le savaient pas encore. (Cf. Pascal : « ...les hommes, avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits »)²⁷. Bien entendu après le christianisme ce n'est pas tout à fait pareil qu'avant. Nous portons les reliques de la grandeur passée. Nous ne vénérons plus les dieux, mais nous nous réjouissons d'appartenir à leur élevage aventureux au moment où cesse leur souvenir, écrit, à peu près, René Char.
- 24 Il y a donc cette première possibilité : celle, nostalgique, du talisman ou du testament de la grandeur perdue. Mais il y aurait une deuxième hypothèse, celle du sublime caché ou du sublime inconscient.

3. Le sublime inconscient

- 25 Qu'est-ce qui nous tient aujourd'hui en respect ? Quelle est notre magnitude ? Comme le suggère Kierkegaard, nous ne savons plus ce qui est le plus terrible. Cependant nous séjournons plus que jamais dans l'inconnu, le monstrueux et le sans nom. Nous savons qu'il y a des affects inconscients. Je propose l'hypothèse d'un sublime inconscient qui se traduit sur la scène de la conscience par l'exigence de respect, mot mana, mot fétiche, radeau de la Méduse où se raccroche l'humanité satisfaite. Car pour être touché par le sublime, on le sait, il faut être à l'abri. Et tout à l'abri que nous soyons, il reste que nous sommes hantés par le plus grand danger. Mais nous ne le savons pas encore, comme ne cesse de le répéter Nietzsche. Il est remarquable qu'une époque qui ne se sent plus absolument obligée par rien, soit aussi celle où fleurit la litanie du respect. Le malentendu est total puisque ceux qui ne veulent plus être tenus en respect par rien exigent pourtant que l'on tolère, voire que l'on admire, non pas la loi morale en eux, mais le n'importe quoi de leurs extravagances. Bref, on a apprivoisé le respect au titre d'un animal de bonne compagnie. Mais le dégagement vis-à-vis de toute obligation, qui n'est pas en soi un événement funeste, ne libère pas pour autant les sujets humains – si on peut encore les appeler comme ça – de leur situation ou de leur site au milieu du temps et de l'espace, de leur animalité, et de l'inconnu matériel qui les enserme. D'où cette *hantise* que Jean-Luc Nancy articule à l'impératif moral : « Ce qui hante, selon l'étymologie ancienne, c'est ce qui habite, ou encore, selon l'étymologie plus savante, ce qui ramène à l'étable, au repère et au foyer. Hanter est de la famille de *Heim*. La proximité de l'impératif pourrait bien être l'*Un-heimlichkeit* qui hante notre pensée, son inquiétante étrangeté, qui n'inquiète que parce qu'elle est si proche, si prochaine dans son étrangeté. Mais ramener au séjour familial, c'est encore ramener à l'ethos. L'enjeu n'est autre que celui de l'éthique – non cependant au titre d'une science ou d'une discipline, et pas non plus au titre d'un sens ou d'un sentiment moral, mais au titre, précisément, d'une hantise »²⁸.

4. Endurance : résistance

- 26 Quelque chose tient, quelque chose résiste et c'est cela, sans doute, qui reste admirable : cette vitalité, malgré tout. « Il y a chez les femmes et chez les hommes de ce temps, une manière plutôt souveraine de perdre pied sans angoisse et de marcher sur les eaux de la noyade du sens... »²⁹ Une nouvelle endurance ou une nouvelle résistance,

une nouvelle manière de se tenir et de se maintenir peut-être dans la plus grande sobriété, dans une nouvelle confiance ou même une nouvelle « foi », dans ce que je nommerais une nouvelle subreption du respect. Notre véritable respect est subreptice. Que glissons-nous finalement sous ces thèmes du respect des autres et de la différence, quelque chose comme une allusion à ce que nous savons tous à moitié, et que nous peinons à nous dire ? L'ancienne grandeur est heureusement très loin de nous. Nous en conservons quelques vestiges. On peut donc trouver « grand », en un sens, les hommes et les femmes de ce temps, et ce qui est petit, mesquin et borné, c'est l'impuissance à admirer. « Il n'y a jamais eu rien de grand », disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil. Cette attitude peut exceptionnellement avoir elle-même une certaine grandeur : celle de Sartre, par exemple, qui n'admirait rien, mais qui n'avait pas non plus la passion du rapetissement.

- 27 Beaucoup de gens interprètent notre situation comme celle de la perte du respect. D'où son invocation et l'injonction d'un « retour à Kant ». Mais ils oublient que pour Kant, le respect, « nous n'avons jamais pu le perdre ». « Malgré cette chute (dans le mal), le commandement : “que nous avons l'obligation de devenir meilleur”, retentit en nous avec autant de force. »³⁰
- 28 Tenue, maintien, manière d'être, croisement, coexistence : il nous reste les gestes du respect, ces manières qui importent bien plus que ce qu'on nommait la politesse (qui est perdue, elle aussi, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le déficit d'autorité dans les collèges contrairement à ce que pensent les néo-kantiens). Nous ne sommes absolument plus respectables... Nous n'avons plus aucune raison de nous respecter ni de faire les malins. En revanche, nous persistons avec endurance à nous attacher à ces gestes qui disposent de nos existences, où nos existences se disposent. Pour le coup, éthique et esthétique s'entrelacent de manière décisive. Il ne devrait plus être question que d'égards, de regards, de prise de vue et en vue, et de manières dans les co-existences. La différence entre révérence extérieure et respect intérieur s'est estompée. On ne peut plus faire le « coup de Fontenelle »³¹. Et c'est pourquoi le concept même de politesse devient inadéquat.

5. Questions de regards : égards, manières, cinématographie

- 29 Respect, aujourd'hui, implique ce que je nommerais un geste du regard. Respecter c'est savoir regarder avec égard. Plus que la simple politesse ou l'« inattention civile » de Goffmann, le nom qui convient à notre respect est peut-être le vieux mot cicéronien d'« urbanité ». Je le traduirais par « citoyenneté ». La grammaire du respect devrait, me semble-t-il, prendre la forme d'un manuel pour les habitants des villes, manuel que nous écrivons à chaque instant de cette chorégraphie où nous sommes pris et que nous inventons sans cesse... En fait il n'est plus question de distinguer entre courbage de tête et respect intérieur. Le regard intérieur et le regard extérieurs deviennent indistincts. Proximité et distance, respect et aspect.
- 30 On ne s'incline plus guère, en revanche on ne cesse pas de se croiser du regard. Et pourquoi se croise-t-on du regard ? Ceci concerne nos manières d'être à l'espace, dans l'espace, avec l'espace, les uns les autres. On se croise et on se croise du regard pour s'éviter, pour s'arracher au passage quelque « beauté » et quelques « vérités » (Blanchot), et aussi par curiosité. Nous avons cure les uns et les autres, les uns les autres, de nos manières d'être dans l'espace, à l'espace et les uns avec les autres. Or l'art du regard, c'est le cinéma. Dans un monde où déferlent les images nulles, l'acte du cinématographe, dans sa rareté même, prend une importance insigne. Les grands

cinéastes du respect sont les Straub et Abbas Kiarostami, cinéastes de la pudeur et des gestes, qui pourraient reprendre à leur compte la formule d'Agamben : « rendre à l'image la liberté du geste ».

- 31 Tel serait l'impératif esthétique d'aujourd'hui, la morale du cinématographe, si on veut, et il n'est pas étonnant que l'on ait envie d'utiliser ce mot de « cinématographe » qu'utilisait Robert Bresson. Il n'est pas non plus surprenant qu'un des « films cultes », comme on dit, de notre époque se nomme *Le Mépris*. Godard avait vu venir le film ininterrompu du mépris dans lequel nous sommes pris, avec Brigitte Bardot comme vedette. Les Straub et Abbas Kiarostami respectent les gens et de leurs manières d'habiter un paysage et un pays. Respect de la situation et des singularités qui la composent. Égards pour l'acteur et le spectateur. Attention à l'espace et aux choses qui le peuplent. « Égard et regard sont à peu près le même mot : le re-gard indique le recul propice à l'intensification de la garde, de la prise en garde (cf. un radical germanique *wardon/warten*). Pour garder on veille et on surveille, on observe, on est attentif et en attente. On prend soin de ce qui est là devant et de la manière dont cela se présente : on le laisse se présenter – donc aussi on lui laisse le champ d'un retrait où la présence est en réserve, où elle garde elle-même sa réserve, comme toutes ces jeunes filles derrière leur voile noir, masse sombre d'où s'avance les visages clairs qu'observe le réalisateur pour choisir l'une d'elle (ce sera Tahereh). »³²
- 32 Peut-être peut-on déchiffrer dans l'étymologie du respect le geste de regarder à deux fois (ou derrière soi ou plus loin que soi), mais le respect a très certainement à voir avec les égards dus aux regards jetés, aux regards qu'on se jette : « Le regard est un égard, par conséquent un respect. Le mot respect lui aussi procède du regard (*respicere*) : c'est un regard tourné vers..., guidé par une attention, par une observance ou par une considération. Le juste regard est un respect pour le réel regardé, c'est-à-dire une attention et une ouverture à la force propre à ce réel et à son extériorité absolue : le regard ne captera pas cette force, il la laissera se communiquer à lui, ou il communiquera avec elle. Regarder n'est en fin de compte rien d'autre que penser le réel, se mettre à l'épreuve d'un sens qu'on ne maîtrise pas. »³³
- 33 Regard, mouvement et corps articulent des manières d'être à l'espace. « Notre respect » : un peu moins que de la considération, et aucune déférence ; une légère attention et une grande inattention ; savoir détourner le regard. Égard et inattention pour la bizarrerie³⁴ des gens, pour nos bizarreries. Laisser faire et pour tout dire : indulgence. Barthes : « le paradoxe d'une mise en commun des distances ». Un principe de délicatesse : « distance et égard, absence de poids dans la relation et cependant chaleur de vivre cette relation »³⁵.

NOTES

1.. Galilée, 1991.

- 2.. Jean-Luc NANCY, *L'expérience de la liberté*, Galilée, 1988, *Le Sens du Monde*, Galilée, 1993. Cf. également, « Dies irae » in *La Faculté de Juger*, Minuit, 1985, et *L'Impératif catégorique*, Flammarion, 1983.
- 3.. (Note du § 29, III). « Les affects sont spécifiquement différents des passions. Ceux-ci se réfèrent uniquement au sentiment ; celles-là ressortissent à la faculté de désirer et sont des penchants qui rendent plus difficiles ou interdisent toute possibilité de déterminer grâce à des principes le libre-arbitre. Ceux-ci sont tumultueux et sans préméditation, celles-là durables et réfléchies ; c'est ainsi que l'agacement lorsqu'il devient colère est un affect, mais s'il devient haine (désir de vengeance), c'est une passion. Celle-ci ne peut jamais ni d'aucune manière être appelée sublime, car dans l'affect la liberté de l'esprit est certes *entravée*, mais elle est supprimée dans la passion. » *Critique de la Faculté de Juger* – désormais CFJ, note du § 29).
- 4.. Bernard ÉDELMAN, *La Maison de Kant. Conte moral*, Payot, 1984.
- 5.. « Le sentiment de l'impuissance de notre faculté à atteindre une idée, qui pour nous est loi, est *respect* ».
- 6.. CFJ, Remarque générale. Signalons au passage que cette remarque complique singulièrement la fameuse formule souvent mal comprise selon laquelle « le beau est le symbole du bien » CFJ, § 27.
- 7.. *La Religion dans les limites de la simple raison*, trad. Gibelin, Paris, Vrin, 1952, p. 42.
- 8.. Kant définit l'analogie ainsi : « non pas une ressemblance imparfaite entre deux choses, mais une ressemblance parfaite de deux rapports entre des choses tout à fait dissemblables ».
- 9.. Comme me le faisait remarquer Georges Leyenberger, le français « respect » perd ce qui en allemand signale l'alerte et le danger, pour mettre en avant l'égard, le regard, le *respicere*.
- 10.. *Ibid.*, p. 217.
- 11.. Il n'y a pas à proprement parler deux sortes de sublime. Le sublime peut être considéré mathématiquement ou dynamiquement : « *Vom Mathematisch-Erhabenen* », « *Vom Dynamisch-Erhabenen der Natur* ».
- 12.. *Ibid.*, p. 190.
- 13.. CFJ, § 26.
- 14.. Burke cite Longin dans un chapitre de *La Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* intitulé « De l'ambition » (Première partie, section XVII) : « ... tout ce qui ... tend à élever l'homme dans sa propre opinion, produit une sorte d'enflure et de triomphe extrêmement agréable à l'esprit humain ; et cette enflure n'est jamais mieux aperçue, elle n'agit jamais avec plus de force, que lorsque, hors de tout danger, nous envisageons des objets terribles, l'âme s'appropriant toujours une partie de la dignité et de l'importance des objets qu'elle contemple. De là vient, comme l'a observé Longin, cet orgueil, ce sentiment de grandeur intérieure dont les passages sublimes des grands orateurs et des poètes remplissent le lecteur : c'est ce que tout homme doit avoir éprouvé en lisant les ouvrages des grands maîtres ».
- 15.. CFJ, § 25.
- 16.. Jean-Luc NANCY, « L'offrande sublime », in *Une pensée finie*, Galilée, 1990, p. 172.
- 17.. *Ibid.*, p. 222.
- 18.. « Le concept de sublime... n'indique en général rien de final dans la nature elle-même, mais seulement dans l'usage possible de ses intuitions, afin de rendre, en nous-mêmes, sensible une finalité tout à fait indépendante de la nature. » (CFJ).
- 19.. Jean-Luc NANCY, *Ibid.* p. 187.

- 20.. LYOTARD, *op. cit.*, p. 219.
- 21.. *Ibid.*, p. 218.
- 22.. CFJ, § 28.
- 23.. Le colloque sur le respect où s'intègre ce propos avait lieu en pleine guerre d'Irak...
- 24.. Cf. *Libération* du vendredi 3 avril 2003.
- 25.. NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, § 374.
- 26.. Alain BESANÇON, *L'Image interdite*, Folio/Essais, 1994, p. 369-370.
- 27.. 432, BRUNSCHVICG.
- 28.. Jean-Luc NANCY, *L'Impératif catégorique*, Flammarion, 1983, p. 11.
- 29.. Jean-Luc NANCY, *Le Sens du monde*, Galilée, 1993, p. 11.
- 30.. *La Religion dans les limites de la simple raison*, p. 69 et 68.
- 31.. Cf. La citation de Fontenelle par Kant dans la *Critique de la raison pratique*, Vrin, p. 90 : « Devant un grand je m'incline, mais mon esprit ne s'incline pas ».
- 32.. Jean-Luc NANCY, *L'Évidence du film. Sur Abbas Kiarostami*, Yves Gevaert Éditeur, 2001, p. 37.
- 33.. *Ibid.*
- 34.. *Bizarre* : étymologie basque ou arabe : vaillance, prestance, élégance.
- 35.. Roland BARTHES, *Comment vivre ensemble*, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Seuil, 2002.

RÉSUMÉS

Cet article esquisse une comparaison entre le sentiment moral du respect et l'émotion esthétique du sublime. La parenté entre ces deux affects ne doit pas masquer leurs profondes différences. On ébauche ensuite quelques hypothèses au sujet de la pertinence de ces concepts pour penser certaines situations contemporaines.

This article outlines a comparison between the ethical sense of respect and the aesthetic thrill of the sublime. The relationship between these two "affections" must not screen their deep differences. A few hypothesis related to the relevance of these concepts (when examining some contemporary situations) will also be sketched out.

AUTEUR

BENOÎT GOETZ

Benoît Goetz est Maître de Conférences en philosophie à l'université de Metz. Il a publié en 2001 *La Dislocation. Architecture et philosophie*, avec une préface de Jean-Luc Nancy (Éditions de la Passion, deuxième édition revue et corrigée, 2002). Il a publié entre autres articles : « L'édifice paradoxal » dans *Mesure pour mesure. Architecture et philosophie*, Cahiers du CCI, Centre Georges Pompidou, 1987, « L'esplanade : théorie des places », dans *Le Messager européen* n°8, Paris, Gallimard, novembre 1994, « La dislocation : critique du lieu », dans *Lieux contemporains*, Descartes et Cie, 1997, « La

forme du là : vers une éthique de l'architecture », dans *L'Architecture au corps*, Ousia, 1997, « La variété infinie des convenances », dans *Éthique Architecture Urbain*, La Découverte, 2000